

Mineurs étrangers isolés : expérience brutale de la séparation

Caroline Thibaudeau

Depuis la fin des années 1990, les institutions sociojudiciaires françaises sont confrontées à un phénomène migratoire particulier qui soulève interrogations et débats : l'arrivée soudaine et massive de mineurs étrangers isolés sur notre territoire ainsi nommés par le HCR¹ : « enfants de moins de 18 ans se trouvant en dehors de leur pays d'origine, séparés de leurs parents ou de leur répondant autorisé par la loi ou la coutume ».

Depuis le début des années 2000, l'État a pris l'initiative de financer la création de structures spécialisées pour l'accueil de ces mineurs. Confiées au secteur associatif, elles répondent à la demande des conseils généraux et de l'Aide sociale à l'enfance.

C'est ainsi qu'en septembre 2002, le lieu d'accueil et d'orientation (LAO) de Taverny dans le Val-d'Oise, proche de l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle et de sa zone d'attente, a ouvert ses portes. Cet établissement expérimental unique en France a pour vocation d'offrir à ces enfants, adolescents pour la plupart, un lieu d'accueil et de transition, premier refuge en territoire français après le long et souvent angoissant périple qui les a éloignés de leur pays et de leur famille. La durée de leur séjour est relativement courte, en moyenne six mois. Elle fait l'objet d'une mesure de placement provisoire ordonnée par un juge des enfants qui confie à une équipe éducative et médico-psychologique le soin, avant toute chose, d'accueillir et de protéger ces jeunes. Le LAO a également pour mission spécifique d'évaluer leur situation administrative et juridique au regard du droit du séjour en France, d'évaluer leur projet migratoire tenant compte du contexte politique, économique et familial et enfin d'apprécier leur état de santé physique et leur vulnérabilité psy-

Caroline Thibaudeau, psychologue clinicienne.

1. Haut commissariat aux réfugiés.

chologique afin de leur offrir un soutien et un accompagnement thérapeutique appropriés. Viendra ensuite le temps de la formalisation d'un projet individualisé, projection vers un futur incertain et toujours angoissant, au plus près de la problématique du jeune, tenant compte de ses fragilités mais aussi de ses ressources personnelles.

Le poids du Réel

Dans ce contexte de rupture critique, de détresse psychique pour ces jeunes migrants, un éclairage clinique permet d'évaluer les effets perturbateurs de la migration, l'exigence de travail psychique qui en découle, et aussi d'analyser l'incidence des conditions particulières qui l'entourent, et notamment de la prévalence des effets de rupture traumatique. En effet, il y a une interférence majeure de la réalité extérieure sur l'économie psychique de ces enfants : réalité parfois fracassante qui précède voire même accompagne le voyage et ses effets traumatiques par l'effraction qu'elle produit sur le sujet. Réalité encore écrasante du statut précaire d'« étranger clandestin » et de la menace d'expulsion à l'âge couperet de 18 ans.

Les propositions d'accompagnement ou de soin psychologique dans ce contexte de grande précarité à tout point de vue, semblent ténues et mettent le clinicien en demeure d'ouvrir, autant que faire se peut, des espaces de pensée et de parole favorables à l'élaboration de l'expérience catastrophique de la séparation et de la perte.

La migration, en tant qu'expérience subjective, ne peut se réduire au simple passage d'une frontière géographique à une autre. L'individu qui migre accomplit plusieurs actes en un : il immigré et il émigre ².

Que la migration soit choisie ou forcée, de telles expériences de ruptures obligent à des réaménagements psychiques et des remaniements identitaires profonds et risquent de mettre en péril l'intégrité même du sujet.

Ce risque est par ailleurs majoré si l'on tient compte du fait que l'expérience de la migration est en soi porteuse d'un risque identitaire majeur. L'individu, et a fortiori l'adolescent par l'expérience de la migration, est extrait de sa trame sociale et relationnelle, c'est-à-dire de son environnement humain protecteur, mais aussi de sa culture et de sa langue qui sous-tendent les identifications nécessaires pour le fabriquer comme individu et qui vont lui permettre de s'individualiser tout en se sentant exister dans une continuité psychique. Cette extraction, véritable rupture, est potentiellement dépersonnalisante car elle déconnecte le sujet de son maillage culturel et de ses repères symboliques, de ce qui le représente comme sujet. Il n'y a plus de signifiant culturel et relationnel, il n'y a plus le « travail de culture » qui inscrit le sujet dans un réseau d'identifications porteur de son identité propre et qui le met en sens.

L'adolescent, mineur étranger isolé est de fait en permanence « soumis à la question » des adultes du pays d'accueil (policiers, juges, éducateurs, psychologues, etc.). Il doit répondre de ce qu'il est, ou plutôt, comme le souligne

2. T. Nathan et M.-R. Moro, « Le bébé migrateur », dans S. Lebovici, F. Weil-Halpern, *Psychologie du bébé*, Paris, PUF, 1989.

L. Tourn ³, *de ce qu'il n'est pas*, et dont il n'avait pas conscience avant, baignant dans sa culture et appartenant à la majorité de son groupe : pas français, pas blanc, pas en règle, pas en famille, pas à l'école... L'adolescent migrant doit en répondre seul, « faute de répondant autorisé ». Ce questionnement lancinant amène une remise en question identitaire persécutante, venant faire écho aux traumatismes précédemment vécus ; voire les redoubler car, objets de projections fantasmatiques les plus variées concernant la crédibilité de leur histoire, ces jeunes se trouvent à nouveau confrontés au risque de rejet, d'exclusion, voire d'« expulsion » de la communauté des hommes, des gens normaux qui, pour citer D. Rousset ⁴, *ne savent pas que tout est possible*.

La plupart des jeunes accueillis au LAO souffrent, dès leur arrivée, de symptômes envahissants et parfois spectaculaires. Beaucoup viennent de pays en guerre ou ravagés par l'instabilité politique. Ils ont pu être les victimes directes ou indirectes de violences physiques, d'exactions, de persécutions politiques ou religieuses. Leur famille peut être menacée au pays ou encore avoir été « perdue » dans l'exode, leurs parents torturés, tués ou assassinés...

Certains encore, mandatés, sont envoyés par leurs parents afin d'échapper à la misère et assurer par leur travail la survie de la famille. Souvent pris dans des réseaux mafieux, aux mains de trafiquant de toute sorte, objet même du trafic, ils découvrent la réalité brutale de l'exploitation humaine.

Pour les premiers, le départ n'était pas forcément prévu à l'avance et semble organisé au dernier moment, parfois à leur insu, par la famille proche ou élargie, un réseau de protection politique, religieux ou un voisin. La rupture est soudaine et le jeune est précipité dans l'inconnu. Il n'emporte aucune affaire, ne dit pas au revoir. Le départ n'est pas pensé, il n'est pas mentalisé. On peut alors imaginer qu'il effectue le voyage dans un état de grande anxiété, en position de survie psychique, sans aucune prise sur les événements, *sur ce qui l'attend là-bas*. Ce départ est l'équivalent d'un saut dans le vide.

Pour les seconds, quand la famille fait appel à un réseau organisé de passeurs, le jeune semble « préparé » à ce qui va se passer pour lui : les raisons de son départ sont explicitées en famille, la date du départ semble fixée à l'avance, les différentes étapes du voyage sont prévues. Le jeune ne voyage pas seul, mais fait partie d'un groupe d'individus. Il a des bagages, des numéros de téléphone, un portable parfois, de l'argent, etc. Il est vraisemblablement préparé à l'éventualité d'une rencontre avec la police ou la justice du pays destinataire : son discours est préparé à l'avance, tenant compte parfois des lois et des dispositifs de protection des mineurs en vigueur en France... Sa parole qui semble instrumentalisée donne le sentiment d'un discours plaqué, stéréotypé, en décalage avec la gravité et la précarité de sa situation, mais il s'y raccroche coûte que coûte car ce dernier a avant tout une fonction de pare-angoisse et lui donne l'illusion de maîtriser une situation qui pourtant le dépasse ; il contribue, de plus, à préserver les liens intériorisés avec la famille laissée au pays : être fidèle à ce qu'on lui a demandé de dire, aux engagements pris porteurs d'espoir... préférant penser *je sauve ma famille que ils m'ont sacrifié*.

3. L. Tourn, *Chemin de l'exil, vers une identité ouverte*, Paris, Campagne première, 2003.

4. D. Rousset, *L'univers concentrationnaire*, Paris, Éd. du Pavois, 1946, rééd. Minit, 1965.

Dans ce cas, le départ relève d'une décision familiale qui implique souvent une dette financière et affective dont le jeune est porteur. De lui dépend la réussite, l'avenir ou la ruine de la famille. S'il ne joue pas le jeu ou s'il échoue, sa vie ou celle de ses proches est potentiellement en danger. Il semble soumis à une double aliénation : envers la famille et vis-à-vis de ses passeurs, ainsi qu'à une double menace : menace de mort physique et parfois explicite de la part des passeurs qui peuvent user de violence et d'intimidation pour ne pas perdre leur investissement, menace de mort psychique par l'opprobre qui peut s'abattre sur la famille si le jeune manque à sa mission (responsabilité morale de la ruine familiale et de la honte qui en découlerait).

C'est dans le cas de ces jeunes pris dans des réseaux que la difficulté à créer du lien et instaurer un climat de confiance reste la plus importante. La faille qui le permettrait n'apparaît que tardivement, quand le jeune peut se laisser envahir par le doute, quand le décalage entre rêve annoncé et la réalité écrasante de l'exploitation humaine se produit, quand les capacités d'adaptation – on peut même parler d'hyper-adaptation pour certains jeunes – s'épuisent face à la dépense d'énergie psychique considérable que cela suppose, pour laisser place à l'effondrement dépressif.

Effraction traumatique et hémorragie narcissique

Quel que soit le contexte qui l'entoure, la rencontre avec des événements réels, traumatogènes confronte le sujet à l'expérience brutale d'une surcharge d'excitation psychique. Cet « excès de réel » vient faire effraction dans le moi en débordant les capacités d'adaptation et de défense du sujet : toute l'énergie psychique semble focalisée sur l'événement et les enjeux de survie, créant une mise à nu émotionnelle. Certains jeunes peuvent relater l'effroi d'une singulière proximité d'avec la mort, d'avoir vu ce qu'il ne fallait pas voir et de ne plus se sentir tout à fait comme les autres...

Ils souffrent alors de cauchemars, de reviviscences sensorielles, de troubles anxieux somatoformes. Ils se plaignent d'insomnies, de fuite des pensées et connaissent de véritables épisodes dépressifs. Autant de symptômes qui viennent signer la présence du trauma : le primat du réel et l'impossibilité de son refoulement.

Quand le jeune arrive à relater ce moment qui a précédé le départ ou le voyage proprement dit, s'il est accessible à la remémoration, il apparaît souvent comme un épisode onirique où la frontière du réel et de l'imaginaire reste floue. Cela révèle la prévalence de l'angoisse qui déborde et désorganise les capacités d'intégration et de défense du Moi.

Peuvent être évoqués parfois de véritables épisodes de dépersonnalisation associant délire et hallucinations (« j'étais comme possédé »). Le séjour en zone d'attente est souvent vécu sur le même mode, sous le sceau de l'angoisse avec une perception de la réalité déformée et menaçante... « La première réaction au trauma est une psychose », nous rappelle Ferenczi⁵.

5. S. Ferenczi, *Psychanalyse des névroses de guerre*, Œuvres complètes, Paris, Payot, 1974.

Il apparaît en outre et de façon assez remarquable combien cette effraction traumatique vient perturber le rapport au temps chez ces enfants. L'événement traumatique bien qu'a priori extérieur, appartenant à la réalité objective, semble modifier de façon repérable le cours du temps psychique. Le temps psychique se fige, alors même que le temps biologique, lui, continue.

Le jeune est pris dans la circularité régressive de la répétition traumatique. C'est alors la reviviscence, production à l'identique, qui révèle le syndrome de répétition et renvoie au défaut de métabolisation et à la perte des contenants de pensée qui sous-tendent le processus de symbolisation.

Le trauma se constitue, nous l'avons vu, autour de l'effraction liée à la surcharge d'angoisse que produit l'excès de réel, la violence, pouvant aller jusqu'à la rupture du sentiment continu d'exister et parfois d'appartenance « au reste de la communauté humaine ».

Mais au-delà de l'événement à proprement parler et de sa charge excitante, c'est aussi et bien souvent les effets que produisent les attaques du champ symbolique qui sont potentiellement traumatiques : le déni de justice et la question de l'impunité, la transgression de tabou, le déni ou l'instrumentalisation de la parole...

Dans ces cas, l'expérience de l'attaque, voire de la destruction des figures parentales « pour de vrai » par la violence arbitraire, l'humiliation ou la dégradation déshumanisante conduisent à l'effondrement de ce que l'enfant ou l'adolescent avait commencé à construire de sa compréhension du monde.

La nécessité de la mise en place d'un système pare-excitant

Comment, en effet, proposer à ces jeunes une offre de soin supportable et réaliste, favorisant l'élaboration ou la perlaboration des effets psychiques de rupture et de discontinuité dans l'appareil psychique, alors même que leur avenir et leur protection est sans cesse remise en question par la précarité de leur statut d'immigré clandestin, de « sans-papier » ? Comment faire redémarrer ce temps psychique qui semble bloqué, soumis au principe d'inertie alors même que le temps administratif poursuit sa course folle ?

Au-delà de la proposition d'un soin psychothérapeutique individuel, c'est avant tout la prise en charge institutionnelle qui semble la plus appropriée. Centrée sur les besoins primaires de l'enfant et proposant un maternage enveloppant et tolérant à la régression, elle favorise un véritable holding psychique⁶. C'est par ailleurs en retrouvant une vie normale, voire même hypernormale, que le jeune pourra petit à petit valider sa présence au cœur d'une communauté humaine chaleureuse et vivifiante alors même qu'il en avait été exclu.

La proposition d'activités de médiation symbolique ouvre une autre voie possible d'expression des difficultés subjectives du sujet. Elles offrent des possibilités d'entrer en relation avec les autres et d'éprouver notamment la solidité des liens, au-delà des limitations du langage parlé.

6. D.W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

L'atelier théâtre du LAO qui, périodiquement, ouvre ses portes « à qui le souhaite à condition de participer », illustre la possibilité pour ces jeunes dont la majorité ne parlent pas le français, de figurer sur une autre scène que celle de la réalité concrète, parfois écrasante pour eux, les difficultés, angoisses et souffrances qui les traversent. L'expression théâtrale se centre alors davantage sur la gestuelle et l'expression scénique. Par le détour du texte, elle permet la distanciation nécessaire qui favorise l'expression éventuelle de conflits internes ou de fantasmes sous-jacents qui ne pourraient trouver à se dire autrement. Ainsi, lorsque la troupe, après plusieurs semaines de travail joue en public des saynètes de la pièce de S. Beckett, *En attendant Godot*, la représentation de thèmes tels que l'attente, la solitude, la mort, la déchéance ou l'errance prend soudain une singulière dimension pour ces jeunes acteurs : l'absurdité et la douleur percent dans les banales formules de conversation courante où le recours systématique à la répétition n'est pas sans rappeler un temps cyclique où rien ne se passe et tout se fige dans un présent incertain. Les acteurs expérimentent des formes creuses de conversation qui font de la parole une mécanique, un jeu sans prise sur la réalité et sur la pensée. Les creux du dialogue et de la mise en scène mettent en abîme les dangers de la pensée et de la rencontre avec la mort « où les voix ne disent rien mais parlent comme des bouches qui respirent ».

La proposition d'activités de médiation symboliques, créatives ou pédagogiques offre ainsi des supports au jeu psychique propice à l'élaboration de la perte et au travail de deuil. En effet, accéder à la position dépressive implique de vivre l'ambivalence des sentiments de culpabilité et de haine à l'égard de l'objet perdu de façon plus intense et plus douloureuse. De telles activités peuvent par exemple permettre le déplacement de cette ambivalence agressive adressée à l'objet originel, permettant par là même de diminuer la culpabilité et la crainte de la perte tout en favorisant sa recréation symbolique et donc une certaine distanciation et élaboration psychique. Ainsi, faciliter l'expression et la perlaboration de vécus subjectifs et d'émotions, accueillis, contenus par un cadre sécurisant et habité où circule le plaisir à fonctionner que sous-tend une parole narcissisante et humanisante, c'est avant tout favoriser le « travail de culture ».

Enfin, la demande de prise en charge psychologique individuelle se fait plus difficilement. Quand elle s'exprime, elle émane bien souvent pour ces adolescents d'une exigence qui peut paraître paradoxale : le besoin urgent d'oublier.

L'envahissement de l'espace mental par les productions hypermnésiques et l'épuisement qu'elles engendrent, liés aux événements traumatiques ou à l'effet perturbateur de l'exposition à un stress prolongé (comme l'attente d'une décision de justice concernant le droit au séjour, par exemple) conduisent bien souvent les jeunes migrants à solliciter, en désespoir de cause, l'aide du clinicien, tout en redoutant que la parole ou plutôt le récit ne fasse revivre le trauma...

C'est en premier lieu par l'énonciation spontanée du vécu et non par le récit répétitif que s'ouvrira la possibilité d'une réinscription de l'événement dans l'histoire du sujet. Selon l'approche cathartique, soutenu par une empathie active et par le partage émotionnel qui exclut la neutralité bienveillante et silencieuse, c'est l'énonciation de la vérité intime de l'événement qui fera lien et ouvrira la possibilité de sortir de la déparole en réintroduisant la réminiscence dans la chaîne de représentation, initiant un processus d'historicisation.

C'est par l'« aveu qui se fait aux autres mais qui a commencé à se faire à soi-même ⁷ » que peut s'inaugurer la réappropriation de l'expérience brutale puisqu'indicible, prémisses de l'attribution d'un sens personnel au trauma, que peut être offerte la possibilité, à ces jeunes migrants, de vivre non plus en déni de, mais en dépit de la séparation ou de la perte.

Dans ce contexte de rupture critique, on voit combien la problématique adolescente peut s'effacer au profit de l'urgence de la survie. Pourtant, l'un des enjeux du travail éducatif et thérapeutique avec ces jeunes migrants est aussi de pouvoir les aider à renouer avec la conflictualité qui a précédé le traumatisme de la séparation et de la perte. Savoir que « tout est possible » peut conduire à l'effondrement de ce que l'on pourrait appeler les théories éthiques et sociales chez tout individu confronté à des expériences limites. Par-delà ce constat, c'est par la réappropriation de l'expérience traumatique par le sujet lui-même et à partir de son interprétation personnelle que pourra s'ouvrir, pour ces adolescents, la construction d'un projet migratoire source de réalisation et de désir.

7. La formulation est de Louis Crocq, colloque « Stress et trauma », Genève, mars 2002.

Ma mère m'expliqua franchement qu'elle avait engagé une gouvernante parce qu'elle ne voulait pas avoir à me gronder elle-même. Telles qu'elle voyait les choses, être obligée de me dire sans cesse « fais ci », « ne fais pas ça » et « non » aurait risqué de tout mettre en péril. Donc la curieuse fonction de toutes mes gouvernantes était de s'interposer entre ma mère et moi, de nous empêcher de passer ensemble la majeure partie de nos journées. Ce n'était pas que ma mère fût accaparée par des occupations plus pressantes : la vie sociale ne l'intéressait guère (bien qu'elle fût avide de plaisirs), et mon père était dehors du matin au soir. Quand elle n'était pas avec moi, elle pensait constamment à moi, elle envisageait des moyens d'aller me retrouver et d'être seule avec moi.

Élizabeth Bowen, *Sept hivers à Dublin*,
Petite Bibliothèque Payot, 2005, p. 50